

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [8] (1905)
Heft: 23

Artikel: Menus propos
Autor: Chapelain, L.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-255279>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le duel à l'ordonnance.

LANDRY, *journaliste*, 30 ans.

PUFFIOLI, *médecin*, 40 ans.

Dans un bureau de rédaction, Landry est en train de délayer une poudre dans un verre d'eau. Au moment où il va prendre le médicament, il entend frapper à la porte et il dépose son verre sur la cheminée.

PUFFIOLI, *d'un ton bref*. — C'est bien à M. Landry, journaliste, que j'ai l'honneur de parler ?

LANDRY. — A lui-même.

PUFFIOLI. — Moi, monsieur, je me nomme Puffioli, je suis d'origine corse, et je lis de temps en temps votre journal.

LANDRY. — J'en suis fort aise pour vous, mais vous avez sans doute autre chose à me dire ?

PUFFIOLI. — Oui, monsieur, dans l'un de vos derniers articles, vous avez avancé que la Corse était peuplée en grande partie de gens qui sortent volontiers de chez eux pour faire fortune, mais que tous ne réussiraient pas comme Napoléon 1^{er}.

LANDRY. — En effet, je me souviens d'avoir écrit quelque chose comme cela.

PUFFIOLI. — Donc, monsieur, à vos yeux, nous autres Corses, nous sommes des aventuriers, Napoléon en tête ?

LANDRY. — C'est pousser beaucoup trop loin une simple plaisanterie de journaliste.

PUFFIOLI. — Alors, monsieur, vous vous rétractez ?

LANDRY. — Non, je ne me rétracte pas. Je vous donne une explication : Votre susceptibilité patricienne me semble s'être alarmée à tort.

PUFFIOLI. — Non, monsieur, et puisque vous ne vous rétractez pas, je viens vous demander raison de votre attaque au nom des Corses de Paris.

LANDRY. — Est-ce sérieusement que vous parlez ?

PUFFIOLI. — On ne peut plus sérieusement. La rétraction ou le duel.

LANDRY. — Eh bien, va pour le duel. En voilà un, par exemple, auquel je ne m'attendais pas.

PUFFIOLI. — Vous recevrez aujourd'hui même la visite de mes témoins.

LANDRY. — Ils trouveront à qui parler.

PUFFIOLI, *apercevant le médicament sur la cheminée*. — Vous êtes indisposé, monsieur ?

LANDRY. — Une légère dyspepsie... Peu importe, je me tiens à votre disposition.

PUFFIOLI. — Vous avez tort de prendre cette drogue qui ne peut que vous délabrer l'estomac.

LANDRY, *ironiquement*. — Je vous remercie de l'intérêt que vous prenez à ma santé.

PUFFIOLI. — C'est que je suis médecin, monsieur, et que je ne puis souffrir vos remèdes de bonne femme avec lesquels on ruine l'avenir de ses facultés digestives. Donnez-moi du papier et de l'encre.

LANDRY. — Volontiers, est-ce pour régler les conditions du combat ?

PUFFIOLI. — Non, c'est pour vous faire une ordonnance.

LANDRY. — Ma foi, à vous dire vrai, j'aime mieux cela.

PUFFIOLI. — Nous ne nous en battons pas moins ; l'honneur de la Corse l'exige.

LANDRY. — Comme vous voudrez.

PUFFIOLI. — Voici mon ordonnance. C'est un remède de mon invention, assez peu connu jusqu'ici, mais excellent contre les fermentations gastriques et les troubles fonctionnels qui en sont la conséquence. Il se présente sous la forme d'une poudre blanche, lé-

gère, sans saveur ni odeur, insoluble dans l'eau. N'attendez pas pour en faire usage. Il faut absolument eurayer le mal et régénérer de fond en comble votre constitution débilitée.

LANDRY. — Je ne demande pas mieux. A propos quelle arme choisissez-vous en qualité d'offensé ?

PUFFIOLI. — Le pistolet qui m'a assez bien réussi qu'à ce jour. J'ai déjà tué trois hommes.

LANDRY. — Diable, si je dois être votre quatrième victime, il est bien inutile de me faire une ordonnance.

PUFFIOLI. — Vous courez la chance de n'être que blessé et vous aurez alors la satisfaction de constater tout en soignant votre blessure, une sensible amélioration de vos facultés digestives.

LANDRY. — C'est juste, je n'y avais pas songé.

PUFFIOLI. — Quel régime suivez-vous ?

LANDRY. — Aucun. Dans mon métier l'on mange et l'on vit un peu au hasard de la fourchette.

PUFFIOLI. — C'est cela, vous cultivez sans doute l'appétit et vous soupez à des heures indues. Cette existence-là ne peut pas durer, il est grand temps de vous mettre au régime lacté et de prendre ma poudre. Là-dessus, je vous salue et je cours constituer mes témoins.

LANDRY. — Un mot encore. Comment se fait-il docteur, qu'un remède aussi actif que le vôtre ne soit pas encore célèbre ?

PUFFIOLI, *d'un ton radouci*. — Vous abordez là une question brûlante. Il serait à désirer, en effet, dans l'intérêt de l'humanité souffrante, que mon invention fût connue du monde entier. Et puisqu'elle vous semble digne de votre attention, je ne vous cacherai pas que vous pouvez m'être d'un grand secours pour la propager.

LANDRY. — Parlez ; ne vous gênez pas.

PUFFIOLI. — Si dans l'une de vos spirituelles chroniques, vous vouliez bien faire allusion à cette poudre merveilleuse, j'ai la conviction que, grâce à la notoriété de votre nom et à la grande publicité de votre journal, elle ferait bientôt fureur. J'ai justement là une petite note qui pourrait vous être utile dans le cas où vous consentiriez à me rendre cet important service.

LANDRY. — Je n'ai rien à vous refuser. Donnez-moi votre note ; je m'en inspirerai dans l'un de mes prochains articles.

PUFFIOLI. — Je suis confus, cher monsieur, de tant d'obligeance. Vous pouvez compter désormais sur mon dévouement absolu. C'est entre nous à la vie à la mort. Sur tout n'oubliez pas le régime du lait. Savoir diriger son estomac, tout est là !

LANDRY. — Je ferai de mon mieux, cher docteur, et je ne veux plus avoir d'autre médecin que vous, mais que devient avec tout cela l'honneur de la Corse ?

PUFFIOLI. — Je le considère comme entièrement satisfait.

L'HIPPOLYTE LUCAS.



MENUS PROPOS



Les guêpes au Japon.

Sait-on qu'au Japon on considère les guêpes comme de bonnes et braves petites bêtes. Les Japonais ne les traitent pas du tout comme leurs ennemis les Russes. Bien au contraire, ils leur parlent, les caressent de leur souffle et les font courir, comme sir Edwin, sur leurs mains et leur figure. En 1900, pendant l'Exposition, un jardinier japonais, détaché à la pépinière de la ville de Paris, près de la porte des Princes, au Bois de Boulogne, et chargé de la culture des fleurs

japonaises que tout Paris a pu admirer, se trouvait un jour en face d'un guépier. Ses collègues de Paris s'apprêtaient déjà à brûler les malheureuses bêtes lorsque notre Japonais, qui parlait un peu le français, leur fit comprendre que dans son pays on ne les détruisait pas, mais qu'au contraire on les aimait beaucoup : « Pas méchant du tout, leur dit-il », et, marchant droit vers le guépier, il se baissa, se pencha vers les bestioles et leur parla japonais. Bientôt il les prit dans ses mains, et tous purent voir les guêpes courir sur les bras et la figure de notre jardinier, qui engageait ses collègues français à faire comme lui en répétant toujours : « Pas méchant du tout. Pas méchant du tout. Djapoun aimer beaucoup petites bêtes. »

Il est inutile d'ajouter que personne ne s'avisait de suivre son exemple.

(Globe Trotter.)

L. CHAPELAIN.

FEMMES ET FLEURS

Sous ce titre, nous offrons à nos lectrices une série d'articles qui les intéresseront en leur révélant quelques petits secrets de botanique amusante, telle la manière dont les fakirs de l'Inde s'y prennent pour faire pousser une graine sous les yeux des spectateurs, etc.

En outre, chaque nom de femme correspond à un nom de fleurs, a une couleur spéciale qui le symbolise. Or dans le but d'être agréable à nos lecteurs nous avons traité avec un auteur parisien qui enverra à toutes celles qui lui en feront la demande une *Carte fleurie* de Paris, formant sachet parfumé, sur lequel sera l'étymologie de leur nom, leur couleur, leur devise et leur parfum, car nul n'ignore que le parfum joue un grand rôle dans l'éclosion des sympathies, s'il est harmonisé à la nature de celle qui le porte.

Chaque demande devra être accompagnée de 1 fr. pour prix de la carte et du port et adressée à MM. Wirth et C^{ie}, 37 rue de Trévise, Paris IX^e.

Les Orientaux avides d'images, de figures, dont le langage est allégorique sont les premiers qui eurent l'idée de donner un langage aux fleurs. Il fut mis en honneur en France, sous le premier empire, par M. Metternich, qui répandit dans les salons élégants, le gracieux usage des bouquets symboliques. Aujourd'hui cet usage est un peu suranné, pourtant il est poli. Quoi de plus naturel que de charger une gerbe parfumée d'un message ? Elle sera discrète à coup sûr, sincère et charmante. Ses parfums isolés ou mélangés agiront sur l'esprit ou le cœur ou l'impression olfactive seulement — car nul ne peut nier l'influence des parfums sur le cerveau et les pensées qui en découlent — sa couleur montrera l'état d'âme et même le tempérament physique du donateur. — On sait encore que les goûts révèlent la nature intime de l'être qui les éprouve et que celui qui aime le rouge est absolument dissemblable de celui qui aime le jaune, enfin l'arrangement et le choix des fleurs seront un récit. Avec ce système sans savoir toutes les langues variées que parlent nos semblables, on peut s'entendre avec un Russe, un Turc, un Suédois, et sans savoir son idiome : la fleur dont le langage est l'arôme, parlera si bien qu'elle sera toujours comprise.

Mais on ne peut causer ainsi en toute saison, direz-vous ? Si, par le moyen de nos cartes postales représentant des fleurs, leur devise et leur parfum. Envoyez, par exemple, une branche de gui, ornée de ses perles blanches. Son parfum frais des bois, sa jolie devise sont un poème. Signez cette carte du nom de la fleur à laquelle correspond votre nom (voir article précédent). Ces cartes franco sous enveloppe, 1 fr. Voilà une jolie surprise.

STELLATA.

ECHANGE DE CARTES POSTALES

Sous ce titre nous ouvrons à nos lecteurs une rubrique destinée à la publication des noms et adresses des lecteurs qui désirent échanger des cartes postales avec d'autres lecteurs du journal. L'insertion paraît trois semaines après l'envoi de la demande qui devra être accompagnée de 1 fr. pour prix de l'insertion et adressée à MM. Wirth et C^{ie}, 37, rue de Trévise, Paris IX^e.

A TRAVERS LA MODE



Reutlinger, phot.

Chapeau plat en paille de Yedda avec splendide guirlande de fleurs. Modèle sortant de l'atelier Lewis, à Paris.



Reutlinger, phot.

Tricorne en paille de Manille avec garniture de rubans et de roses. Modèle provenant de l'atelier Marie Jeanne, à Paris.

De nombreuses nouveautés ont fait leur apparition parmi les chapeaux pour dames. Ils sont, cette année-ci, plutôt petits, quelquefois plats comme une assiette et si haut placés qu'il est